

Choses d'autrefois

Autor(en): **C.P.-V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 32

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218134>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 50** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

L'INSTITUTRICE

EN général, elle est jolie, quelquefois, quelconque; mais, je n'en connais point de franchement laide. Toujours correcte dans sa mise et dans sa tenue, parfois coquette même; elle affecte quelque peu, ayant conscience de sa supériorité intellectuelle sur le commun des mortels. Généralement affable, quoique réservée, elle aime à parler de sa profession, à laquelle elle compare volontiers tout ce qui peut être un sujet de conversation. Elle parle généralement haut, comme une personne absolument sûre de ce qu'elle avance. Dans la conversation, elle cherche presque toujours à mettre ses idées en évidence, sinon à les imposer! Souvent, ses affirmations sont de celles qui n'admettent pas de réplique; c'est probablement là une des conséquences de sa vocation. L'institutrice est généralement enclinte à la moquerie, certaines sont même très moqueuses! L'indulgence n'est pas le péché mignon de cette intéressante classe de la société! L'institutrice a, en général, un goût assez marqué pour les arts, la musique et la peinture notamment; ou, du moins, elle affecte en avoir le goût. Il est généralement assez difficile de convaincre une institutrice, même sur des sujets étrangers à ses connaissances. Elle a bon cœur et reste rarement insensible aux misères d'autrui; cependant, en vieillissant, elle aurait la tendance à devenir quelque peu revêche, même, dans certains cas, pénible!

L'institutrice se marie ou très jeune, ou assez tard, souvent pas du tout! En société, elle est plus avenante et s'impose moins volontiers que son collègue masculin.

Une réunion d'institutrices est toujours très gaie et très animée.

En tout état de cause, et soit dit sans malice, l'institutrice est le dévouement personnifié, sauf quelques très rares exceptions. L'institutrice retraitée est gratifiée du titre d'émérite.

Je n'ai nullement l'intention de disséquer ici tous les genres d'institutrices, ni même l'une d'elles en particulier; je me bornerai donc à ces quelques généralités qui me semblent dépeindre assez bien cette intéressante corporation qui m'est sympathique entre toutes.

Pierre Ozaire.

Entre deux maris. — Mon cher ami, tu ne te figures pas combien je suis heureux en ménage; ma femme est l'économie même.

— Et la mienne donc! Tiens, je ne veux citer qu'un exemple. J'avais promis à ma femme un cachemire dans le cas où elle me donnerait un fils... Eh bien?

— Eh bien, mon ami, pour ne pas me faire dépendre de l'argent, elle a mis au monde une fille.



LA PROPOSECHON D'ON MUNICIPAÛ

ETES-VO jamé z'áo z'u allá pè lo Grand Conset? Ne dio pas coumeint « grand conseiller », kâ faut passâ pè lè vôtés et tsacon sâ que n'ia pas pliace por ti et que faut dè la cabosse et on bocon dè boutafrou po avâi lo drâi d'allâ à l'assermentachon à Noutra Dama dè Lozena, et bigrenette! l'est onco on outra quiesition d'allâ prêtâ sermeint tot solet, avoué on bugne, dein clia granta cathédrala, què dè fère on discou ão bin on toste à l'abâyi, que cein n'est pas po lè bedans. Mâ cein que vo vu deré, c'est se vo z'ai z'áo z'u étâ ão locat qu'est vis-à-vis, drâi en face dè la caserna n° ion?

Coumeint cliâo grands conseillers sont 'na pétâie dâo diablo (pasâ duè compagni), lâo faut dè la pliace, et lo pâilo iô l'ont lâo tenâbliés est trâo petit, que sont d'obedzi dè fère à tor po avâi l'honneur d'être quie, que y'a dâi dzeins que trâovont que po affanâ lâo cinq francs dévront dzouré, sein débantsi, tot dâo long dè la conférence. Eh bin ne sé pas! kâ po dâi dzeins coumeint noutron conseiller, qu'ont accoutemâ dè travailli ão grand sêlâo, l'est on bocon peinâblo dè restâ achetâ sein budzi tota ona vouarba et y'ein a boundrâi que fariont tât qu'áo prédzo, que s'eidroumetront coumeint dâi soupés, tandi que lè mina-mor batolliont et que quand s'agetrâi dè votâ, que lè foudrâi revelli d'on coup dè dzenâo, sariont dein lo cas dè fère coumeint on brâvo municipaÛ dè pè la Couâta, que vo vé contâ l'histoire. Faut don mi po noutron Grand Conset que lè z'afférés autont coumeint levont.

La municipalità d'on veladzo dè pè contrè la Couâta s'étâi aseembliâe on deçando né po dècidâ d'atsetâ on boufet po l'écoula et po savâi cein qu'on vollaivè fère rappo ão cliotsi que sè démaguelionavè, qu'on avâi adé poaire que la cliotse vignè avau quand on la senaillivè.

Quan don la syndiquo eut einmourdzi la bachelie su la boufet, ion dâi municipaux, qu'avâi transvasâ tandi lo dzo, se mette à dondâ et lo vouaïque bintout assoupi, et lè z'auto dècidaront, sein la consurtâ, cein que y'avâi à fère avoué cé boufet, après quiet dévezaront dâo cliotsi, po savâi se lo faillâi rabistoquâ ão bin lo déguelhè et ein fère on tot batteint nâovo. Ma fâi cein étâi pe délicâet quâ po lo boufet et revelliiont lo municipaÛ que droumessâi po savâi son pionon.

— Et vo, lài fâ lo syndiquo, qu'ein ditès-vo?

— L'autro, que ne vollaivè pas que sâi de d'avâi droumâi et que sè crèyâi que dévezâvont adé dâo boufet, repond:

— Eh bin, por mè, ye propouso qu'on ein atsetèyè ion dè reincontro.



CHOSSES D'AUTREFOIS

A propos du dernier passage à Lausanne du Cirque Knie, un vieux Lausannois publie dans le *Lausanne-Artistique* les souvenirs qui suivent, que nous nous faisons un plaisir de reproduire:

...Dans ce temps-là, les acrobates, les danseurs de corde, les virtuoses du trapèze, n'abandonnaient pas en notre pays. On n'y trouvait ni théâtre, ni kursaal, ni cinémas, ni gramophones, phonographes, ni rien de semblable pour distraire grands et petits. Les gens passaient leur soirée en famille, autour de la table, éclairée par une lampe-moderateur, ils se couchaient généralement de bonne heure et ne s'en portaient pas plus mal. Exception était faite au Nouvel-An, où l'on voyait arriver deux ou trois pauvres roulotés, dont les propriétaires édifiaient deux ou trois pauvres baraques. On y voyait encore quelque maigre carrousel, actionné à la main et dont les chevaux étranges galopaient aux sons d'une orgue de barbarie, plus ou moins asthmatique. On pouvait aussi contempler dans les verres ronds d'un panorama, la dernière éruption du Vésuve ou de l'Etna, la prise de Sébastopol, Venise et le Pont des Soupirs avec une foule de gondoles ressemblant à de fantastiques canards à trois becs, tout cela pour quelques centimes, et, on obtenait par dessus le marché un billet de tombola, « toujours gagnant » qui nous adjugeait un crayon, un cahier, un porte-plume; les « gos lots » affriolants étaient placés, en évidence, à l'étalage, en façon de réclame.

De temps à autre, oh! pas souvent, arrivait un cirque de vingtième ordre: quatre malheureux chevaux, tour à tour de trait et de selle; un pauvre bourrique; deux ou trois singes; quelques chiens savants; un ours peut-être; une écuyère, un écuyer, un paillasse et un orchestre à tambour, trombone, cornet à piston, et voilà! Ah! nous n'étions pas gâtés et les enfants d'à présent, habitués aux électriques exhibitions des forains actuels, feraient triste figure si les circonstances les limitaient à cette portion congrue que nous considérions alors, comme une aubaine incomparable. Il est vrai que, de temps à autre, nous avions la visite ardemment attendue de la « famille Knie ». Superbe compensation.

Il y a plus de soixante ans que je vis pour la première fois ces braves gens. J'étais bien jeune alors. Mon père me mena — pour me récompenser de je ne sais plus de quoi — voir travailler les Knie. La baraque en planches, qu'ils appelaient « arène », était située place de la Riponne, exactement sur l'emplacement actuel du « Foyer des Jeunes ». Les artistes n'étaient pas nombreux, M. Knie père — grand-père ou peut-être arrière grand-père de la jeune génération actuelle, — les deux fils, Charles et Henri, les deux filles qui se produisaient dans des danses hongroises, polonaises, etc., etc., dans le costume national de chaque danse. Il y avait encore un équilibriste de valeur, appelé Blondin, qui faisait le même travail que les Knie père et fils; et puis un paillasse, maigre, hilare, déjà sur l'âge, dont les fonctions consistaient à allumer les quinquets, à servir les artistes dans leurs exercices, et, naturellement, à recevoir des claques, au grand amu-

sement du public qui se tordait. Mme Knie, mère, était à la caisse et avait la gérance de cette entreprise. Je viens de parler de l'équilibriste Blondin, à ce propos, je me suis souvent demandé, en vain, si ce Blondin était le même que le Blondin qui, plus tard, traversa, sur la corde tendue, les chutes du Niagara ?

Pendant quelques années, je revis plusieurs fois, à Lausanne, la famille Knie. C'était pour nous autres gamins une joie lorsque le crieur public Clerc — un ancien soldat au service de Naples — un grognon, bourru, sec et rougeaud, annonçait au son du tambour la venue des célèbres artistes et la première représentation. Et comme nous le suivions pour ouïr plusieurs fois la mirifique nouvelle, car il fallait en connaître tous les détails pour les faire briller aux yeux des mamans à l'effet d'obtenir les quelques sous destinés à payer l'entrée et user nos fonds de culottes sur les planches rugueuses et mal rabotées.

Là nous admirions les voltiges du père Knie, un peu pansu, ainsi que les exercices des deux fils, les danses des filles et les bons mots du paillasse. Chaque soir, le spectacle se terminait par une pantomime burlesque, jouée par « toute la troupe », paillasse compris.

Les danses sur la petite corde nous charmaient absolument et l'élégance de l'acrobate en son pourpoint de velours pailleté, ses voltes, ses audaces nous réjouissaient fort et ce n'était pas non plus sans une légère appréhension que nous le regardions s'agenouiller, s'asseoir, sauter, balancier en mains, toujours souriant. Et l'artiste, sa danse achevée, — tandis que le public applaudissait, — remettait son balancier au paillasse, sautait sur la piste, et saluant avec le geste traditionnel, qui signifie sans doute : « Voyez, ce n'est pas plus difficile que ça ».

Mais ces choses d'autrefois, qui nous paraissent superbes, nous sembleraient aujourd'hui bien mesquines. La pyramide de bouteilles, au sommet de laquelle un des fils Knie se tenait debout sur une main, vous ferait sourire de pitié ! Ce sont des acrobaties démodées, que nos modernes attractions ont laissé bien loin derrière elles. Le voyage du père Knie poussant sur la grande corde une brouette chargée d'un mannequin ou d'un enfant (?) ne parviendrait pas même à vous enthousiasmer ; nous étions moins difficiles, ayant moins vu. Pendant un quart d'heure que durait le trajet de l'acrobate, poussant la brouette, nous nous sentions vivre dans la peau du bonhomme et de telles impressions ont bien quelque valeur pour de simples âmes d'écoliers que nous étions. Dès lors, bien des années ont passé et la dynastie des Knie ne passe pas. Une génération nouvelle remplace celle qui vieillit et les pourpoints dont j'admirais l'élégance ont fini leur vie de parade, comme l'ont finie aussi mes casquettes de collégien et ma tunique à boutons jaunes, contemporains de ce velours pailleté. Tout passe, j'ai vu nombre de choses plus reluisantes, mais le souvenir des Knie n'en demeure pas moins à ma mémoire. Il s'y mêle une foule d'autres images de jeunesse et lorsque vous aurez, comme moi, la barbe et les cheveux blancs, de semblables rappels seront pour vous d'une joie exquise. Vous aurez vos Knie, comme j'ai les miens. Ils porteront un nom différent, qui ne vous rappellera ni danseurs de corde, ni pourpoint scintillant, ni sourires satisfaits, mais quand même leur souvenir vous sera cher, parce qu'il évoque vos jeunes années.

C. P.-V.

SOUS LA CANICULE

Le soleil est implacable. Il nous rôtit. Le monde est une fournaise. Ce n'est pas gai du tout de devoir travailler avec une pareille température. La tête est lourde et pourtant vide d'idées. La langue est pâteuse et le gosier sec. L'appétit fait défaut ; tout aliment vous répugne ; seule, la soif vous persécute, s'avançant sans cesse. On boirait le lac. Et plus on boit, plus on transpire.

Pourquoi ne pas adapter momentanément notre vie à cette température caniculaire. Travailler, par exemple, le matin, une heure ou deux de plus et après-dîner, au plus gros de la chaleur, dormir. C'est en somme ce qu'on peut faire de mieux, car le travail que l'on accomplit l'après-midi, par cette chaleur ne vaut pas lourd. Autant rester couché. Et puis, tandis qu'on dort on ne fait de mal à personne ; on ne médit pas ; on n'use pas ses vêtements ni ses souliers ; on ne mange ni ne boit, partant, on réalise sans peine aucune d'appréciables économies.

Dormons. Bon sommeil !

LE VALLON DE LA JOUGNEZAZ

L fait chaud dans la plaine où l'on fauche les blés. Une lumière éclatante pèse sur le village où, seule, l'eau qui tombe dans le bassin de la fontaine répand un peu de fraîcheur.

Mais bientôt les forêts commencent, les belles forêts où l'on respire à pleins poumons un air frais chargé d'un parfum de résine. Et les sapins se dressent immobiles, pareils à des fidèles gardiens d'un trésor imaginaire.

Quand on a suivi pendant une heure la route qui zigzague dans le ravin de la Baumine, on atteint le pâturage des Crébillons, puis celui des Praz, tandis que Grange-Neuve étend ses pentes verdoyantes jusque sur les flancs du Suchet. Le chemin du pâturage, bordé de hêtres nouveaux s'éloigne et contourne l'Aiguillon à flanc de rocher pour s'en aller vers la Limase et la Grand' Borne. Vers le sud, le sol cède brusquement et, de toutes parts les pentes herbeuses se rejoignent au creux d'un petit vallon où les premiers arbres dressent leurs frondaisons d'un vert sombre : c'est le vallon de la Jougenaz.

Deux sources alimentent la petite rivière, deux sources qui descendent en légères cascades des flancs du Suchet. Ces eaux se rejoignent à une faible distance du grand chalet qui dresse sa masse grise au pied d'une colline boisée. La porte est ouverte. Le bétail est à l'étable car c'est l'heure de la traite. Et les fruitiers en calotte de cuir, la chaise à traire fixée par une courroie, s'approchent des vaches qui s'impatientent. Audessus du large toit, la cheminée à bascule laisse échapper un peu de fumée parce qu'on a allumé un bon feu sous la grande chaudière de cuivre rouge — la grande chaudière où les hommes viennent tour à tour verser leur seillon plein de lait. Dès que la masse liquide sera chaude, on l'a fait cailler avec la présure et le fromage viendra prendre sa place dans la forme de bois en attendant de rejoindre les nombreuses pièces qui, dans la cave fraîche, montrent déjà une belle écorce brune.

A un jet de pierre du chalet, il y a une barrière à claire-voie. C'est là qu'est la frontière. Et pourtant rien n'indique que nous avons changé de pays. Les sapins continuent à étendre leurs rideaux épais de chaque côté de la rivière. L'eau se hâte de courir entre des rives herbeuses et de sauter par-dessus de grosses pierres pour reprendre allègrement son cours sur le fin gravier poli ou pour s'arrêter complaisamment dans des anses profondes barrées par d'étroits bancs de sable.

Tout un monde étrange d'animaux et d'insectes vit sous ce dôme de verdure ou dans l'onde limpide. Certainement la Jougenaz possède de petites truites pointillées de rouge, puisque pêcheurs et braconniers connaissent cette rivière ; et des oiseaux de toutes formes et de toutes couleurs nichent dans les buissons épais ou construisent des nids de branches sèches dans la cime des grands arbres. Durant la saison trop brève de l'été, ils iront, infatigables, à la recherche de leur nourriture, après quoi on les verra se préparer pour le grand départ d'automne.

C'est à cette saison que la petite vallée sera la plus belle, quand les colchiques fleuriront les pâturages et que les teintes d'ocre et de carmin se répandront sur les frondaisons puissantes. Le son des clochettes ajoutera sa note mélancolique à tout ce paysage jurassien qui invite à la nos-

talgie. Et quand l'hiver viendra avec son cortège de brume, de givre et de neige, il ne restera plus, sous le ciel bas, que quelques grands rapaces avides de saisir dans leurs serres puissantes les rares petits animaux que le froid n'aura pas engourdi dans de profondes retraites.

Ce sera la saison où les renards profileront, par une nuit de lune, leur museau pointu, leurs oreilles droites et leur queue en panache sur les grands champs de neige. Et — si l'hiver est long et rude — le hurlement des loups se répandra peut-être, comme autrefois, dans cette vallée solitaire.

Pareille à une rivière alpestre, la Jougenaz s'en va entre des rives escarpées. Rien ne semble indiquer que nous sommes en terre française. Peut-être qu'il y a, quelque part, dans le pâturage, une de ces vieilles pierres grises portant les armes des Bourbons ? Peut-être encore qu'un douanier philosophe fait la sieste sur un lit de mousse et poursuit un rêve enchanté comme le sous-préfet aux champs d'Alph. Daudet ! Qui sait si l'on ne rêve pas là, comme en Provence, lors même que le chant des cigales est remplacé par celui des abeilles diligentes ou des bourdons velus.

Sur la rive gauche, le sol s'élève et, au-dessus d'un escarpement entièrement boisé, se dresse, au milieu des prairies, le hameau des Petits-Fourgs. Se détachant sur le ciel pâle, les derniers rochers du Suchet semblent nous accompagner dans notre marche aventureuse, tandis qu'au nord, l'Aiguillon dresse sa masse imposante, pareille à une pyramide irrégulière toute rose au soleil couchant.

Le vent qui vient du sud nous apporte un bruit de clochettes. C'est un troupeau disséminé sur l'étroite prairie en bordure de la rivière. Un jeune berger est là, au milieu du chemin. Il porte un grand chapeau et des vêtements effrangés. Il est de Jougne, et c'est la troisième année qu'il passe l'été dans ces solitudes.

On continue à suivre le petit chemin bordé d'épilobes et d'épervières et, de temps à autre, on aperçoit, à travers le feuillage, la puissante arête du Mont-d'Or qui ferme l'horizon. Et l'on va, sans jamais rencontrer personne, sauf, parfois, un bûcheron qui revient du travail.

Il y a, dans cette petite vallée, des sites pittoresques, véritables oasis de paix et de fraîcheur — des sites qui vous invitent à la flânerie, dans un beau décor de verdure, au milieu d'arbres séculaires. On voudrait s'arrêter longtemps sous cette ombre propice ; on voudrait s'étendre sur ces frais lits de mousse que le soleil ne brûle jamais. Des campanules penchent leurs petites clochettes bleues sur l'onde limpide et le martin-pêcheur, que rien n'épouvante, file d'un vol rapide, en rasant la surface de l'eau pour aller se percher sur une branche au-dessus du courant. Immobile, les yeux fixés sur la rivière, le bec en avant il guette, au passage, l'imprudent petit poisson. Parfois c'est un écreuil qui vous regarde sans crainte en grignotant un fruit sec.

Quand on se remet en route, on franchit une dernière forêt, on entre dans un grand pâturage et Jougne apparaît sur un promontoire escarpé — Jougne, dont les maisons posées en un large triangle autour de l'église, ressemblent à des sentinelles vigilantes montant la garde à l'entrée du passage célèbre. Mais la rivière oblique vers l'est et s'en va baigner les murs des maisons qui, disséminées dans toute la vallée, forment le bourg industriel de La Ferrière.

Cette passe étroite, entre la haute falaise du Mont-d'Or et les derniers contreforts du Suchet, a sa place marquée dans l'histoire de l'humanité. C'est là que les tribus helvètes s'engagèrent avec leurs lourds chariots attelés de bœufs. Pris d'une nouvelle fièvre d'émigration, les Helvètes s'en allaient vers le pays fabuleux de Saintonge malgré l'opposition de Jules-César. On se les représente mal, dans cet étroit défilé, avec leurs dix mille chariots et leurs quarante mille têtes